

LE JOURNAL DU TARMAC

www.letarmac.fr → 01 40 03 93 95 → Parc de La Villette - 75019 Paris

N°34

LE MUR DES SÉPARATIONS

Un camp de réfugiés, le bureau des douanes d'un aéroport, l'intérieur d'une baraque délabrée, la boutique d'un barbier, une imprimerie, un hôpital, les couloirs de la morgue, une salle de prison ou le lit d'un couple...

Autant de lieux où se retrouvent la famille et les amis de Salem, le jeune Palestinien tué il y a peu. Sa mère et son insupportable douleur, sa sœur Shahida, et son père imprimeur chargé de réaliser l'affiche qui sera placardée sur tous les murs pour saluer la mémoire du martyr...

Il y a aussi un barbier, un rabbi et un médecin, un berger et un charpentier conversant sur le Jourdain, un fils et son père prêt au sacrifice, un homme et son oiseau.

Et puis, il y a Itzhak, le militaire israélien qui a tiré sur Salem et qui n'en veut plus de cette guerre et veut fuir vers les Etats-Unis, Sarah son épouse. Et le lieutenant Levi et le soldat Samuel et le soldat Ben Yoshua et le soldat Yehouda et tous les soldats de tous les interdits, de tous les contrôles, de tous les check points, de toutes les balles tirées...

Sur la scène, un mur et la table des négociations, témoins de ces gestes de survie et de mort dans les enfers quotidiens d'un peuple, et partout alentours, dans les moindres recoins, cette haine tapie et entretenue au feu des spoliations, des humiliations et des déraisons.

Et l'ombre des mythes pour décrypter la folie des hommes et des dieux...

« *Et les bruits des bottes et des fusils. La chanson des hommes* »...

Philippe Ducros nous amène au cœur du drame. Orient, si proche, si lointain. Il dénonce les silences, traque les démons, montre nues les fièvres et les frontières, les agressions, les déchirures, les interdits. Le mur. Il s'insurge et prend parti. Il se mêle de ce qui nous regarde !

■ Bernard Magnier

Production : Le Panta-Théâtre, co-production : Le TARMAC de la Villette, CDR Haute-Normandie - Théâtre des 2 Rives. Avec le soutien financier du Fonds SACD, de l'ARCADI, de Cultures France, de l'ADAMI et de l'ODIA. Texte publié en 2009 chez Lansman Éditeur dans la collection *Écritures vagabondes*.



PHILIPPE DUCROS : « LES FRONTIÈRES NE SONT QUE DES CICATRICES SUR LES LIGNES DE MAINS DE LA TERRE »

Bernard MAGNIER : Pouvez-vous nous dire ce qui vous a amené à l'écriture de *L'Affiche* ? Comment est né(e) l'envie (le souhait) d'écrire sur cette thématique ?

Philippe DUCROS : Presque comme une erreur, parfois le chemin qu'on prend dans la vie nous change complètement. Sans vraiment qu'on s'y attende. En tout cas, pas comme ça, pas autant que ça. Ma route m'a mené en Palestine, en pleine occupation. C'est mon choix, c'est sûr, mais qu'est-ce qui nous pousse sur les routes ? Qu'est-ce qui nous dirige vers un endroit comme la Palestine au lieu d'aller sur les plages du Mexique ? Qu'est-ce qui fait qu'on prend l'avion, qu'on plonge dans la tristesse, l'épuisement, qu'on fait face à la nature même du désespoir et qu'on change de vie ? Il serait facile d'avoir des réponses toutes faites, de parler du réel sentiment de responsabilité, du désir insatiable de justice et de vérité, de compassion et d'humanité... Ce serait vrai. C'est vrai. Mais n'y a-t-il pas quelque chose d'autre qui nous y pousse ? Une rencontre toujours plus profonde avec soi ? Toujours plus extrême ? Une rencontre avec toutes les facettes de l'homme en nous, du monstre à l'ange, avec tous nos destins possibles. Et si l'on se rencontre soi-même sur ces routes, c'est que ceux qu'on y croise, ceux qui y vivent, deviennent peu à peu nous. C'est qu'ils sont moi, qu'ils sont nous.

Vous avez donc choisi la Palestine...

J'ai pris l'avion. Deux même. De Montréal à Jérusalem, dans le sens de rotation de la terre. Sachant très bien que revenir allait être à contresens. Suite à une invitation de Monique Blin, autrefois présidente des *Écritures Vagabondes*, j'ai fait une première série de six voyages au Moyen-Orient, en Syrie, au Liban, en Palestine et en Israël. J'étais allé à Beyrouth, dans les camps du Liban, dans ses discothèques et sur ses autoroutes. J'avais aussi traversé la frontière vers Damas et monté le minaret de la mosquée des Omeyyades. J'ai encore pleins d'amis là-bas. J'avais déjà voyagé. Mais rien ne peut préparer à ce qu'implique l'occupation. On ne peut pas la lire, on ne peut pas la regarder au cinéma, on ne peut pas l'imaginer. Et la colère a monté en moi, malgré moi, la violence quotidienne a fait bouillir mon sang et j'ai vu rouge. Mes mots sont devenus durs, mon regard explosif. À l'ombre des monstres et de l'oppression, à l'ombre du mur, le monde est laid. Je ne veux pas peser mes mots. La fin du monde existe tous les jours. Mes mots sont lourds, parce que s'il y a deux poids, deux mesures, il n'y a qu'un occupant et un occupé. Et parce que le silence règne. Il faut dire la violence de l'occupation. Il faut dire le crime ignoble de ses colonies, le désespoir planifié.

Comment expliquez-vous que ce drame vous ait touché plus qu'un autre ?

Ce qui se passe en Palestine est une des dernières déviations d'un colonialisme à peine camouflé, un colonialisme à l'ancienne. On retrouve dans les coulisses des faiseurs de guerres et des bouffeurs de terre, les enjeux mondiaux réunis dans un microcosme insupportable de pression. L'écart entre les riches et les pauvres, entre l'Occident et l'Orient, la ruée boulimique sur les matières premières comme l'eau, et l'instrumentalisation de la religion et des drames intimes. Conceptuellement, l'occupation de la Palestine est un concentré des tensions qui détermineront le futur mondial.

Mais la vraie raison de ce lien profond avec ces gens, c'est le fait d'y être allé. Et de les avoir rencontrés. Quand les Palestiniens comprenaient que je n'étais pas journaliste mais artiste, auteur de fiction, ils se mettaient tous à me raconter leurs histoires, leur vie. Leur amour et leur douleur. Ils me les donnaient, me les offraient. Et peu à peu, je me suis senti responsable de ces histoires, je me suis senti devenir un vecteur de l'insupportable quotidien qui est le leur.

On parle volontiers du « conflit » israélo-palestinien. Quel est votre regard sur cette appellation ?

Je crois que nous n'en sommes malheureusement même pas encore au « conflit Israélo-

palestinien ». On y arrivera lorsque deux pays se feront face. On ne parle jamais du conflit sino-tibétain, mais de l'occupation du Tibet par la Chine, pourquoi dit-on le conflit israélo-palestinien ? Je crois que lorsqu'on embarque dans cette terminologie, on joue le jeu de l'occupant et l'on minimise la violence de l'occupation. Si c'est un conflit, alors les deux partis sont responsables à part égale. Or, ce qui se passe, c'est l'occupation de la Palestine par Israël, et il existe le conflit Israélo-arabe qui découle directement de cette occupation (et des autres qui ont suivi). On dit aussi souvent que c'est très « complexe », que c'est « trop compliqué ». À la base, ce n'est pas compliqué, il y a un occupant et un occupé. Les ramifications de ce fait, le pourquoi de tout ça, les conséquences et les raisons de cette occupation sont peut-être d'une complexité sans fin, mais le fait reste. Il y a occupation. Et deux peuples la vivent tous les jours. Que l'occupation cesse et on pourra penser à la justice. Et finalement à la paix. Parce qu'il n'y a pas de paix réelle sans un minimum de justice. Ou sans extermination. Ce qui risque d'arriver, c'est que les Palestiniens vont se retrouver comme les premières nations chez moi, en Amérique... dans des réserves. Des retailles de territoires, des miettes du grand festin de la colonisation.

Je réalise très bien que, malheureusement, en présentant ainsi la situation, je risque de passer pour un radical. Que certains



Visuel PASCAL COLIRAT

L'affiche → DU 6 AU 31 OCTOBRE 2009

Texte Philippe Ducros, mise en scène Guy Delamotte
Scénographie Jean Haas, costumes Cidalia Da Costa
Lumières Fabrice Fontal, musique et son Denis Gambier
Vidéo Laurent Rojol, régie générale Frédéric Bertuglia
Avec Patrick Azam, Véro Dahuron, Christine Guénon, Michel Quidu, Martine Schambacher, Alex Selmane et Timo Torikka.

seront peut-être tentés de pousser la mauvaise fois en me traitant d'antisémite. Mais censurer toute objection, accuser de radicalisme et d'antisémitisme tous ceux qui s'opposent à l'occupation, tous ceux qui la dénoncent et cessent de prétendre à l'équilibre des forces, ne peut que mener à l'horreur. Quand un peuple n'accepte plus de faire son autocritique, quand il est sourd à toute critique extérieure, quand il la balaye en rangeant tout opposant sous la bannière de l'antisémitisme ou du support au terrorisme, alors, il marche inévitablement vers l'inacceptable. Et finalement, le fait qu'Israël soit issu de l'oppression infâme des Juifs tout au long de l'histoire ne lui donne aucun droit à l'oppression, ni aucune circonstance atténuante.

LES REFUZNIS DES DEUX CÔTÉS REPRÉSENTENT L'ESPOIR

Dans sa version écrite, L'affiche se termine par cette mention « à suivre, ces guerres ne sont pas terminées ». Pourquoi ce pluriel ? Comment imaginez-vous... la suite ?

C'est maintenant que les gens meurent et que les rancunes déchirent les peuples. C'est maintenant que la propagande bouffe les jeunes, et ce des deux côtés. Pour que l'espoir surgisse et que la paix arrive, on doit la vouloir. Je ne crois malheureusement pas que ce désir de paix soit réel.

Ce qui me donne le plus d'espoir, c'est ce phénomène des *shministim*, que d'autres appellent les *refuzniks*. Ce sont les jeunes Israéliens qui refusent de faire leur service militaire, de servir dans Tsahal. Certains se sont retrouvés en prison. Bien des informations sur les crimes reliés aux derniers bombardements de Gaza viennent des soldats qui s'opposent à ces actions. Pour moi, l'espoir doit venir d'Israël, car ce sont eux qui ont le pouvoir de changer les choses. Et face au mouvement de l'extrême droite, face à la peur que m'inspire la montée de ces mouvements et leur adhésion dans la société Israélienne, face aux horreurs proférées par des Avigdor Lieberman et autres Israel Beytenou, ou au refus de Netanyahu de considérer une solution à deux états, face aussi à l'obscurantisme des dirigeants du Hamas en Syrie, les *shministim* et les *refuzniks* des deux côtés représentent l'espoir.

Plusieurs de vos textes évoquent les « bruits et les fureurs » du monde, comment expliquez-vous cette implication au monde ?

Je suis Montréalais de port d'attache. Mais je semble plutôt faire parti de ceux qui croient que les frontières ne sont que des cicatrices sur les lignes de mains de la terre. En ces temps de « mondialisation », à l'époque où les marchandises ont des passeports et des visas beaucoup plus facilement que les individus, où les idées et les gens doivent creuser sous les murs et

couper les barbelés pour se rencontrer, je crois qu'il faut penser le monde comme une série de vases communicants où notre mode de vie est directement relié à celui des six milliards d'autres humains.

Je ne suis pas allé dans les écoles d'art, dans les studios des maîtres, j'ai plutôt voyagé. En tant qu'être humain et artiste, je me suis formé sur les routes. Ma vision du monde en est revenue modifiée, mutante. Ces errances m'ont, peu à peu, servi d'inspirations et de mode de vie.

Aujourd'hui, j'ai une compagnie de théâtre qui se nomme « Hôtel-Motel » et qui veut faire sortir le spectateur de sa cuisine et de son salon pour l'emmener sur les routes, vers les autres. Ceux que nos gouvernements se permettent de bombarder, de boycotter ou ceux auxquels ils refusent l'aide internationale, et que nous en tant qu'artiste, on devrait regarder de loin vu qu'ils ne sont pas nous et que nous ne connaissons pas leur réalité, je crois au contraire qu'ils sont nous.

TOUT EST POLITIQUE... L'ÉCRITURE L'EST PLUS QUE TOUT

« Artiste engagé »... Une appellation désuète ? Une étiquette revendiquée ? Une évidence ? Une absolue nécessité ?

Je tiens à dire mon malaise face à ce qu'on appelle l'art engagé. Ceux qui décident de parler directement du politique sont mis en boîte et on dit qu'ils sont engagés. Comme on engage un employé pour un boulot précis ! Alors, quand on va voir leur truc, on se dit, je fais ma pause engagée, comme une pause publicitaire ! On joue le jeu et, ensuite, il ne reste qu'à changer de poste !

Tout est politique, même si on se cache, même si on préfère se sentir impuissant. L'écriture l'est plus que tout, inévitablement, inexorablement, peu importe qu'elle le prétende ou non. Si nos textes attaquent des sujets qui apparaissent politiques dans le sens classique du terme, alors la question ne se pose pas. Mais si notre écriture tend à ne pas parler de ces sujets, c'est aussi un geste politique. Et finalement, de l'autre côté des propos et du contenu, de l'autre côté du spectre, il faut toujours se rappeler que le vide est une « prise de position politique », que l'abandon est un geste politique. Une prise de parole qui ne dit pas que le néant est politique, c'est l'acceptation de l'ordre établi, la collaboration.

Les spectacles d'humour prémastiqués, les festivals en série, la télé réalité, les talk shows, la porno, Star-Académie, tout ça c'est politique. Ce n'est pas ma conception de la politique, mais c'en est une quand même. Par-dessus tout, le mutisme est un geste ultrapolitique, extrêmement éloquent. La société marchante et le libéralisme qui nous précipi-



tent à la vitesse d'un Hummer militaire sur le mur d'une de ces Wall cities, ces idéologies de la pensée unique et victorieuse ont leur politique, et leurs politiciens oeuvrent dans l'ombre et prennent chaque sphère de l'espace public laissée vacante. L'abandon du politique et la gêne que le politique donne aux artistes, la pudeur à s'y associer est en soit un geste politique. Ce n'est pas celui qu'on voudrait prendre, mais ne pas agir, c'est accepter que d'autres agissent pour nous. Et ça, c'est politique.

Situez-vous votre travail en réaction à une tendance générale qui voit l'artiste moins concerné par les « grandes causes » et plus préoccupé par des problématiques... de proximité ?

Ce que les autres écrivent ne me concerne pas. Parfois, ça me plaît, parfois non, mais outre l'intérêt, il ne m'appartient pas de juger. On a beaucoup dit que l'art est important parce qu'il est l'âme d'un peuple et d'une société. Or force m'est d'admettre que, quand je regarde ma société, j'ai l'impression qu'elle a vendu son âme au diable. Et si cette âme, c'est moi, l'artiste, alors c'est moi qui ai été vendu. Ai-je été vendu comme un esclave à qui l'on regarde les dents au marché des lois les plus violentes, du profit et de la productivité, ou me suis-je moi-même vendu contre ces quinze minutes de célébrité ? J'ai peur de répondre à cette question. Il serait facile de ne blâmer que le marché aux esclaves...

L'ART EST INTÉRESSANT PARCE QU'IL DIT LE MALAISE QU'IL RESSENT

Quel est alors le rôle de l'artiste ?

Il faut repenser cette société nous-même, parce que d'autres ont pris la place et la re-

pensent pour nous. Il nous faut prendre notre place dans la cité et sur la place publique, remettre notre plume, notre parole, notre sensibilité et notre poésie au service de cette société. Écrire, chanter à tue-tête qu'on tue en notre nom, crier pour briser le silence, la solitude, peindre les rues multicolores parce que l'asphalte prend plus de place dans les discours électoraux que la pauvreté, filmer notre voisin parce qu'on ne le connaît pas, et dire partout notre dégoût. Prendre les journaux en otage, oser dire aux partis politiques la honte qu'ils nous infligent, dénoncer l'obscurantisme médiatique, le scandale du vide et l'absence de vie sur la place publique. Prendre la parole, pas pour demander à notre civilisation de nous entendre, mais pour revendiquer le civisme de cette civilisation. La place de l'art est peut-être vide parce que nous sommes encore en train de cuver les fêtes arrosées de nos succès passés. Redevenons l'arroseur arrosé. Arrosons nous aussi. Ne pas reprendre la parole pour revendiquer notre place, mais reprendre notre place pour revendiquer notre parole. Ne pas parler d'art au monde mais parler du monde avec art. Crier contre la déshumanisation, contre la consommation militaire, contre les sables mouvants et bitumineux de nos Alberta respectifs où se vautrent le discours ambiant et la consommation culturelle de masse, écrire dans les journaux, descendre dans la rue parce que c'est là que sont les autres, briser la solitude et démontrer au monde que l'art est intéressant parce qu'il dit le malaise qu'il ressent.

■ Propos recueillis en juillet 2009



GUY DELAMOTTE, UNE MISE EN SCÈNE À CIEL OUVERT



Bernard MAGNIER : Vous avez été à l'origine de ce spectacle pouvez-vous raconter en quelles circonstances ? Pouvez-vous nous dire comment est née votre collaboration avec Philippe Ducros sur ce spectacle ?

Guy DELAMOTTE : Il y a eu tout d'abord à propos de cette question du conflit un écrit et une mise en scène sur lesquels j'ai travaillé avec Laurent Gaudé... Ensuite, un voyage de trois semaines en Israël et en territoires palestiniens, voyage violent et extrêmement choquant, ponctué de diverses rencontres avec des Israéliens et des Palestiniens (négociateurs de Madrid, refuznik, Arafat, Yuri Avneri, Michel Warchawski, etc). Des lieux, Ramallah, Jérusalem, Gaza... Nous avons organisé un mois de travail avec Philippe Ducros et Mohamed Kacimi sur le conflit... ils ont écrit et poursuivi leur écriture et projet de travail sur cette question. Deux textes sont nés et nous avons décidé de travailler sur celui de Philippe.

Comment avez-vous réussi à dépasser la

difficulté de la multiplicité des personnages et des lieux ?

En prenant comme appui le principe de la table de négociation autour de laquelle tout se joue au vu et au su de tout le monde. Les conflits privés sont ainsi exposés à ciel ouvert. On ne cherche pas l'identification absolue, les acteurs sont aussi des porte-paroles, des témoins...

Quels sont vos partis-pris de mise en scène ?

Les savoirs là, présents dans notre dos, au cœur de nos mots.

Dans votre journal de voyage, vous écrivez : "Mais qu'est ce que peut foutre le théâtre ici"... Avez-vous trouvé la réponse ?

Non, je tente de dire et de me souvenir des mains embrassées et serrées, des sourires abandonnés, alors que je leur tournais le dos !

MAHMOUD DARWISH 1942 – 2008

« Toute belle poésie... est résistance »

Comme celui de Pablo Neruda au Chili ou bien encore celui de Nazim Hikmet à la Turquie, le nom de Mahmoud Darwish est indissociable de la Palestine, de sa terre, de son peuple, et de leur destinée. Tout dans son œuvre y revient. Tout dans son œuvre en porte la trace, même et surtout lorsque celle-ci prend les accents de l'universel.

Une œuvre et un itinéraire liés à la Palestine, pour cet homme né en Galilée dans un village qui fut ensuite rasé et devint colonie israélienne, pour ce poète dont le statut évolua selon les temps, les lieux et les terminologies, et qui fut, tour à tour, exilé, errant, clandestin, réfugié, assigné à résidence... à Beyrouth, Amman ou Haïfa, au Caire, à Tunis, Paris ou Ramallah... avant de mourir à Houston.

Mahmoud Darwish le Palestinien mais aussi le poète contemporain de langue arabe le plus lu et le plus traduit dans le monde, et tout simplement l'universel et l'un des écrivains majeurs de notre temps.

Bibliographie

Rien qu'une autre année : anthologie poétique 1966-1982, Minuit, 1983

Palestine mon pays : l'affaire du poème, Minuit, 1988

Plus rares sont les roses, Minuit, 1989

Chronique de la tristesse ordinaire suivi de *Poèmes palestiniens*, Le Cerf, 1989

La terre nous est étroite et autres poèmes, Poésie / Gallimard, 2000

Et aux Editions Actes Sud :

Au dernier soir sur cette terre (1994)

Une mémoire pour l'oubli, récit (1994)

Pourquoi as-tu laissé le cheval à sa solitude ? (1996)

La Palestine comme métaphore, entretiens (1997)

Le lit de l'étrangère (2000)

Murale (2003)

Etat de siège (2004)

Ne t'excuse pas (2006)

Entretiens sur la poésie (2006)

Comme des fleurs d'amandier (2007)

La Trace du papillon, pages d'un journal (été 2006- été 2007) (2009)

Pour une découverte :

Anthologie poétique (1992-2005), édition bilingue, Babel, 2009

Poèmes traduits par Elias Sanbar, choisis et présentés par Farouk Mardam-Bey

Et pour entendre la voix :

Récital Mahmoud Darwish

A l'Odéon Théâtre de l'Europe, le 7 octobre 2007

Avec Didier Sandre pour les textes en version française et Samir et Wissam Joubran pour l'accompagnement musical

« Le destin a voulu que mon histoire individuelle se confonde avec une histoire collective, et que mon peuple se reconnaisse dans ma voix. »

La Palestine comme métaphore

« Nous avons un seul rêve
Retrouver le rêve qui nous portait, ainsi que l'étoile
Porte les morts. »

Pourquoi as-tu laissé le cheval à sa solitude ?

« Jamais nos exils ne furent vains, jamais en vain nous n'y fûmes envoyés. Leurs morts s'éteindront sans contrition. Aux vivants de pleurer l'accalmie du vent, d'apprendre à ouvrir les fenêtres, de voir ce que le passé fait de leur présent et de pleurer doucement et doucement que l'adversaire n'entende pas ce qu'il y a en eux de poterie brisée. Martyrs vous aviez raison. La maison est plus belle que le chemin de la maison. En dépit de la trahison des fleurs. Mais les fenêtres ne s'ouvrent point sur le ciel du cœur et de l'exil. Ici et là-bas. Jamais en vain nous ne fûmes exilés et nos exils ne sont passés en vain.

Et la terre
Se transmet
Comme la langue. »

Au dernier soir sur cette terre

« Dépose ici et maintenant la tombe que tu portes
et donne à ta vie une autre chance
de restaurer le récit. »

Ne t'excuse pas

« Et maintenant nous nous ressemblons comme des frères jumeaux, simplement parce que nous allons crever ensemble. »

Jean-Paul Sartre, *Le mur*

AUTRES LECTURES

Palestine

Roman de **Hubert Haddad**
Editions Zulma, 2008

Au pied de la montagne d'Hébron, Cham, un jeune soldat de Tsahal s'apprête à profiter d'une permission lorsqu'il est enlevé puis abandonné par un commando palestinien... Il se retrouve amnésique, sans identité, la tête coiffée d'un keffieh... Recueilli par une famille palestinienne, il devient Nessim. Il connaîtra ainsi les douleurs de l'autre côté.

Dans ce livre beau et généreux, Hubert Haddad relève cette gageure de défier l'écueil d'une intrigue qui pourrait faire croire à la caricature et à l'invraisemblable. Hubert Haddad fait un roman émouvant qui met au jour les parentés et pour lequel l'écrivain convoque le regard du romancier et la langue du poète.

Juif berbère né en Tunisie, ayant passé son enfance à Ménilmontant, c'est peu dire que le romancier est concerné par ce drame dont il offre une vision romanesque, riche de tous les possibles, ancrée au creux de l'imaginaire et du vraisemblable poétique.

Pour ce livre Hubert Haddad a reçu en 2008 le prix des cinq continents de la francophonie.

Israël Palestine

Carnets, textes **Jean-Paul Mari**, illustrations **Yann Le Behec**
Editions Jalan, 2004

« Comment dire tout cela ? Un monde aussi éclaté. Si petit et si compliqué. Et ce mélange de violence et de sensualité ? Avec des mots bien sûr. Et de la couleur, celle de Yann qui peut raconter tout un ciel avec un simple fond de bleu. Oui, c'est cela qu'il me faut. Des mots et beaucoup de couleur. » C'est ainsi que Jean-Paul Mari, grand reporter au Nouvel Observateur, définit dans sa préface le projet de ce livre qui donne à voir et à entendre la complexité et la beauté de ces lieux meurtris.

La poésie palestinienne contemporaine

Anthologie, choix de textes et traduction de l'arabe par **Abdellatif Laâbi**
Editions Messidor, 1990

Réunie par le poète marocain Abdellatif Laâbi, cette anthologie, publiée en 1990, réunit près de quarante poètes et offre une occasion exceptionnelle de découvrir des voix méconnues.

Dans son introduction Abdellatif Laâbi fait un rapide historique de la création poétique palestinienne dont il situe « les prémices d'un projet littéraire proprement palestinien » « aux alentours des années 1930 ». Auparavant, ajoute-t-il, « l'intellectuel produisant à Damas, Jérusalem ou Beyrouth était avant tout arabe ». Si, comme l'on peut aisément l'imaginer, les thèmes de la résistance et du combat sont présents dans ce recueil, en particulier chez les derniers poètes choisis, Abdellatif Laâbi a su rendre compte de la diversité des sujets abordés par les poètes et ne pas inscrire la création poétique palestinienne dans la seule et réductrice thématique de l'engagement.

EN ÉCHO Le mercredi 7 octobre à l'issue de la représentation

Autour du livre *Israël Palestine, Carnets* de Jean-Paul Mari et Yann Le Behec et de quelques autres publications, rencontre avec **Zahia Hafs**, ancienne manager de l'édition française des guides Lonely Planet, fondatrice et directrice des éditions Jalan.

Parmi les autres titres du catalogue des éditions Jalan :
Algérie, simple confiance de Zahia Hafs et Elsie Herberstein
Viens chez moi, j'habite dehors d'Elsie Herberstein

Des petits carnets de dessins et de voyages signés Damien Chavanat sur diverses destinations : *Afrique du sud, Egypte, Cambodge, Zanzibar*

Et du même auteur des livres destinés aux jeunes lecteurs : *L'amour donne des L, Eugène ne manque pas d'R, Grand coup de pied au Q, La maison en T*

Rencontre animée par **Bernard Magnier**

NOS ACTIONS AUTOUR DU SPECTACLE

RENCONTRE - LECTURE

A la Bibliothèque Adultes Flandre - 35-45 avenue de Flandre - 19^{ème}

Rencontre avec l'équipe artistique du spectacle, et lecture d'un extrait de la pièce interprétée par des comédiens.

ATELIERS

En milieu carcéral

Dans le cadre du projet annuel d'initiation à l'écriture et au jeu théâtral en direction des détenus mis en place en partenariat avec le SPIP 75, une séance d'atelier avec l'équipe du spectacle a été proposée aux détenus de la Maison d'Arrêt de la Santé - 13^{ème}.

TICK'ART

Une action d'accompagnement (atelier de pratique artistique) destinée à sensibiliser les élèves avant leur venue au théâtre est proposée aux lycéens et apprentis en partenariat avec Tick'Art - Ile de France.

Des interventions dans des établissements scolaires partenaires sont également mises en place.

Professeurs, étudiants, travailleurs sociaux, responsables de CE, membres d'associations, nous sommes présents toute l'année pour aiguiller vos choix, imaginer ensemble vos différents projets de sorties et d'actions culturelles.

N'hésitez pas à nous contacter !

→ **Maud Resmond et Pierre Van Eechaute**
relationspublic@letarmac.fr

ATTACHÉS DE PRESSE : Pascal Zelcer - 06 60 41 24 55 - pzelcer@wanadoo.fr / Jean-Philippe Rigaud - 06 60 64 94 27 - jphirigaud@aol.com

LE TARMAC PRATIQUE

RÉSERVATIONS au 01 40 03 93 95 / www.letarmac.fr / www.fnac.com / www.theatreonline.com / www.tatouvu.com / Fnac / Kiosques / Crous / Starterplus / Ticket-Théâtre(s) et Tick'Art.

REPRÉSENTATIONS : du mardi au vendredi à 20h, le samedi à 16h.

PRIX DES PLACES : 16 € : plein tarif / 12 € : étudiant, demandeur d'emploi, intermittent, senior, habitant du 19^e ou de Pantin, carte Villette, groupe à partir de 6 personnes / 5 € : groupes socioculturels

L'abonnement vous permet de choisir 4 spectacles au tarif privilégié de 32 € (soit 8 € la place).

Le TARMAC de la Villette - Parc de la Villette - 75019 PARIS / M° Porte de Pantin / Bus PC ou 75 / www.letarmac.fr

JOURNAL : Directrice de la publication : Valérie Baran / Licences d'entrepreneur de spectacles : 1021208-09-10 / Rédaction : Bernard Magnier

Conception graphique et visuel de couverture : Pascal Colrat, assistante Stéphane Larroze

A LA RENCONTRE DE WILLIAMS SASSINE

Avec **Écritures en partage**

le lundi 19 octobre à 20h au TARMAC de la Villette

En collaboration avec le journaliste **Théogène Karabayinga**, **Claude Yersin** directeur du Studio volant, fera entendre la propre voix du grand écrivain **William Sassine**, grâce aux précieux enregistrements réalisés par Radio France Internationale, ainsi que sa voix intérieure, celle de son écriture, par des lectures de textes tirés de son œuvre, à travers laquelle il nous proposera une déambulation, conduite par des lecteurs complices. Une conversation se poursuivra avec le public.

Né en 1944 à Kankan (Guinée) d'un père libanais chrétien maronite et d'une mère guinéenne musulmane, formé aux mathématiques à l'école française, ayant vécu autant dans l'exil que sur sa terre natale, tour à tour cireur de chaussures et fabricant de porte-clés, terrassier et plongeur, professeur et directeur de collège, journaliste, Williams Sassine a développé une personnalité complexe et multiple ; fort de sa diversité culturelle, il a revendiqué une totale indépendance d'esprit et refusé tout embrigadement : « Je ne suis ni dans une file, ni chef de file. Ni maître à penser, ni élève. »

Auteur de plusieurs romans publiés par *Présence Africaine*, il s'est aussi exprimé par le théâtre, et des formes brèves : contes animaliers, proses poétiques, nouvelles et fables, empreints d'un humour proche de la « politesse du désespoir » ; témoin du malaise et de la tragédie humaine, tout à la fois bouffon et goguenard, provocateur et tendre, arrogant et fragile, Williams Sassine ne cesse de déclarer : « Je suis écrivain, c'est-à-dire que j'écris en vain »... L'œuvre qu'il laisse, interrompue par sa mort prématurée en 1997, montre qu'il n'avait pas raison.

Une initiative de Monique Blin, en partenariat avec Le Studio Volant, le TARMAC et avec le soutien de la SACD

Entrée libre

L'affiche clotûre la 5^e saison du TARMAC de la Villette et c'est avec plaisir que nous vous donnons dès à présent rendez-vous **lundi 15 février à 20h** pour la **présentation de notre saison 2010.**